

J'aimerais parler du sentiment géographique

particulier occasionné par une voie de communication marseillaise nommée la traverse. Je m'adonne là à une sorte d'exotisme liminaire, comme s'il restait quelque chose à découvrir aux confins du banal... C'est connu : Marseille est une accumulation de villages égrenés dans la vallée de l'Huveaune et dans les saignées des massifs de l'Étoile ou de Marseilleveyre. Ces noyaux se sont peu à peu agglutinés, mais en gardant quelque chose de distinct. Ainsi, chaque village conserve son clocher, son centre resserré puis sa périphérie diluée dans une campagne où les derniers maraîchers soignent leurs carrés de salades entre deux lotissements de villas construites selon les variantes du style pseudo-provençal. Dans le treizième arrondissement, on discerne encore ce genre de cercles concentriques de plus en plus distendus autour des villages de la Croix-Rouge, Château-Gombert, Plan-de-Cuques et Allauch. La vision d'ensemble est celle d'une ville qui demeure rurale et où la maison principale réunirait les avantages de la maison secondaire. La fameuse boutade enjoignant de construire les villes à la campagne se trouve en partie réalisée. Par rapport à un centre ville réduit, la commune étendue de Marseille présente la caractéristique d'être une immense banlieue qui n'en est pas pour autant devenue une zone et qui, malgré la parcellarisation des propriétés et la multiplication des maisons individuelles, a gardé les caractéristiques de la campagne : bosquets de frênes, rideaux de cannisses au bord des canaux, figuiers débordant des murs aux tessons. Si on aperçoit la mer des contreforts de Saint-Mitre, elle n'est pas propice à de grandes fièvres

ni de belles envolées. Le cœur est ici tourné vers l'intérieur des terres. Il appartient à des lignées de paysans qui arrachaient difficilement de quoi survivre à une terre acide. Les restanques (les *bancaous*), dont les massifs étaient ceints et dont on voit les ruines dans les collines couvertes d'argelas, de cistes et de coronilles, ne donnaient que de l'orge, des fèves et des pois chiches. Il fallait arracher les pierres d'une parcelle et les utiliser pour construire un mur en terrasse retenant une épaisseur de terre arable. Sur ces restanques, la paysannerie, dont le Marseillais est le descendant, vivait des oliviers et de la vigne. Comme dans un film de Pagnol, il faut imaginer des nuques ravinées par des rigoles de sueur et des araires tirés par un mulet écorchant une terre crayeuse.

La campagne est une notion romaine. Elle représente la récompense du soldat et l'espérance du navigateur. Les marins marseillais avaient souvent comme ambition un lopin de terre ou le rêve d'une treille et d'un verger. La récompense d'une vie bien remplie, c'était de faire construire sur la propriété familiale une ferme de plaisance, comme il y a une navigation du même nom. Celui qui avait vu Zanzibar ambitionnait de devenir jardinier. Il se voyait déjà, sécateur en main, tailler son muscat, regarder pousser ses nêfles et confire ses kakis. *Les Géorgiques* de Virgile, même s'il n'en avait jamais entendu parler, était vissé au fond de son imaginaire et de son plaisir de vivre. Ça n'est pas une particularité marseillaise : le Londonien rêve de son cottage et le Moscovite de sa datcha. Cependant, Marseille est une ville en forme de courant d'air où on entre aussi facilement qu'on en sort. La ruralité s'imisce en elle et elle est infiltrée par la mentalité rurale. C'est comme si la ville était dissoute par la mer et la campagne, la pêche artisanale et l'agriculture vivrière. De l'idée de la ville, il reste tout de même un préjugé suffisamment dense pour ne pas être entamé : le lieu de perte. Une des principales conséquences de cette mentalité, c'est qu'on « descende » en ville comme on descend des collines ou du bateau et que le centre ville, point le plus bas de la vallée, soit considéré comme un bas-fond. Descendre en ville, pour toute la jeunesse venue des banlieues, c'est s'enflammer pour la survivance de désirs maintes fois rabroués. On descend en ville pour y flairer l'ombre de la marchandise promise et qu'on ne touchera pas.

La traverse est ce qui reste d'un chemin vicinal reliant deux villages déjà rejoints. Elle circule entre des propriétés fermées par de hauts murs. Elle est encaissée à la manière d'un sentier dont l'ornière aurait été creusée pendant des siècles. Elle s'enfonce dans la terre comme à l'intérieur des banlieues. Elle est tellement étroite

qu'elle ne permet pas à deux voitures de se croiser. Elle peut commencer comme une rue normale, se poursuivre en chemin goudronné, être interrompue par des escaliers et reprendre d'une manière plus large. C'est une voie de communication discontinue et clandestine dans la mesure où elle impose des itinéraires parallèles permettant d'éviter les grands axes. Il est certain que, si, aujourd'hui, la traverse m'occupe, c'est par des souvenirs d'adolescent. Nous n'avions jamais de papiers en règle pour nos cyclomoteurs : le seul moyen de circuler sans se faire serrer par la police, c'était d'emprunter les traverses. Ce que je vais dire maintenant est sans doute à la mode, mais la remarque est nécessaire : le réseau des traverses ne constitue pas un étiolement classique, il ne constitue pas une trame comme l'ensemble des voies de communication citadines, il est rhizomique. La plupart des chemins vicinaux sont aujourd'hui fragmentés. Il se peut, par exemple, qu'une traverse s'avère être une impasse, mais peut-être que celle-ci continue derrière un pâté de maisons ou un terrain vague : ainsi la fameuse traverse des Juifs dont la chaîne brisée circule jusque vers la place Castellane. Enfin, d'une façon plus littérale, beaucoup de traverses se contentent de relier des axes dont elles constituent les perpendiculaires. Dans le treizième arrondissement où elles sont nombreuses, elles font la jonction entre deux autres formes de circulation dans le tissu urbain : « le chemin » et « la montée ».

Mes amis et moi nous fixions comme règle du jeu, pour une virée nocturne, de n'emprunter que les traverses. Nous étions influencés par le surréalisme du *Paysan de Paris* d'Aragon et par les expériences psychogéographiques des situationnistes. Le simple fait d'emprunter des itinéraires différents et nocturnes renouvelait notre vision. Pour nous, Marseille était la ville des bouts du monde. Nous avions du mal à parvenir à la dernière maison au bout de la traverse, celle qui buterait sur le rocher ou la falaise. Il y en avait toujours encore une derrière, un peu plus cachée, avec un irréductible qui avait construit son cabanon sans permis de construire et qui voyait de nombreux voisins se rapprocher, avec des demeures plus conformes contre lesquelles il se battait, à coups de palissades faites en portières de voitures et en interposant entre lui et eux le dépotoir dissuasif du ferrailleur. La plupart des propriétés et lopins individuels, souvent de faible surface, étaient fortifiés par des murs entre lesquels nous circulions, ne repérant ce qui nous entourait qu'aux odeurs : goudron et magnolias, bitume et résine de pin étuvée, eau croupie du canal de la Durance dont nous imaginions qu'elle sentait le crapaud. Les maisons de part et d'autre de la traverse

constituaient un empilement horizontal de styles et d'univers différents. La ligne horizontale constituée par le faite du mur qui barrait notre regard, bien au-dessus de nos têtes, ressemblait à une phrase digressive « à bâtons rompus » ou du coq-à-l'âne. À un segment de tessons de verre, répondait, sans solution de continuité, la brique peinte en rouge des fours de pizzeria puis le fromage blanc d'un crépi, puis le nougat des pierres apparentes détournées sur un fond crème, puis la clôture en grillage doublée de cyprès bleus. Nous passions, toujours sur la même ligne et dressés sur la pointe des pieds pour saisir quelque chose de toutes ces intimités, de la petite villa des années trente, semblable à la conciergerie d'une bastide plus importante qui aurait disparu, au cube des années cinquante où la maison individuelle imitait la HLM, avec des portes ajourées par des verres-cathédrales et des volets en fer dépliables. Il y avait des villas surmontées d'une verrière perdue dans les pins et dont les toits étaient surmontés de pinacles en terre cuite. Il y avait aussi le faux pigeonnier des années soixante, avec ces deux ailes attenantes de plain-pied, aux portes-fenêtres cintrées à petits carreaux. Partout, ce qui dominait, c'était la fermeture, la séparation, la limite, la borne, la frontière jusque dans les cadenas rouillés sur les portails des jardins enchevêtrés abandonnés depuis des lustres. Nous jouions à vouloir habiter partout et à nous glisser dans les endroits les mieux défendus pour distinguer ce qu'il y avait derrière : un laboratoire installé dans un garage et concoctant de l'héroïne dans une lessiveuse ?

Nous nous étonnions du silence des habitants de la traverse tous couchés à dix heures, à moins qu'une voiture remplie de phares et de musique ne casse le silence. Le sillage mettait du temps à s'éteindre. Il nous semblait que l'objectif principal des existences, dans les recoins de ces arrondissements, c'était la cachette. Comment se faisait-il qu'il y eut autant de personnes dont le seul but était de disparaître aux yeux du monde ? C'était toute la géographie des collines, avec leurs vallons ramifiés, qui induisent cette sensation de retrait et de défensive. Le nom de traverse devenait synonyme d'un mot d'ordre étrange : je veux traverser cette existence sans qu'on me voie. Au début, nous étions impressionnés par une certaine beauté, même sur des espaces réduits et selon des visions partielles : les constructions inachevées grimpant les unes par-dessus les autres pour se voler la vue, puis les rochers rendus violets par la pleine lune, comme inondés par la lumière de Wood... Nous nous laissions un instant prendre à une apparence de sagesse, du type : pour vivre heureux, vivons caché... Tout de suite après surgissait le revers de ce goût pour le retrait : la peur. À la ruralité des

gens de la traverse se mêlait, de façon plus récente, un besoin de sécurité. Ils ne savaient pas ce qu'ils fuyaient ni de quoi ils se gardaient. On se prévenait et prémunissait contre la vie. On résistait, sans savoir à quoi. Les quartiers avaient le goût de l'enclave et cultivaient l'insularité. D'ailleurs, on appelait une certaine police dite de proximité des îlotiers. Dans l'agrégat des lotissements, il y en avait qui faisait des barrières électriques, codes et sirènes hurlantes l'argument principal de leur confort. À Château-Gombert, où se trouve un musée des arts et traditions de Provence, nous changions de trottoir devant un lotissement nommé Les Félibriges qui était un camp retranché. Il était inutile ici de mettre un couvert supplémentaire destiné au vagabond qui taperait à la porte un soir de Noël. Il aurait d'abord fallu qu'il passe entre les dents des molosses fulminant de haine qui ouvraient la gueule en mordant le grillage.

Ainsi nous enfoncions-nous dans un refus crispé. La traverse était la troisième voie qui aurait permis à chacun d'échapper aux gendarmes et aux voleurs. La circulation entre les maisons individuelles était celle d'un évitement : tout ce qui arrivait était à coup sûr néfaste. Il fallait cultiver l'immobilisme et l'enracinement. Et en même temps éviter ce qui proviendrait d'ailleurs. Nous avions inventé un oxymoron caractérisant la mentalité des habitants de la traverse, faite de retranchement et de méfiance envers les pouvoirs : le poujadisme libertaire. Ici, l'ancienne ruralité avait incrusté ses aspects les plus régressifs, ceux qu'on retrouve dans les îles de la Méditerranée du Nord : Corse, Sardaigne et Sicile. La traverse, c'était cet ombilic qui attachait la ville au terrain, la propriété au territoire. Tout au long de cette procession de petits caractères fermés, quelque chose répétait le plaisir de dire non. Nous qui déambulions dans l'odeur de l'armoise foulée et dans un silence rempli de courants d'air chaud, comme si nous passions devant le soupirail d'un boulanger, à aucun moment il nous serait venu à l'idée d'avoir peur. C'était des régions où tout avait été prévu pour que le désert règne. Ou plutôt, c'étaient des contrées où chaque unité d'habitation répondait à la logique de l'oursin : des piquants dehors et dedans une pulpe en étoile, un corail rouge-orange extrêmement particulier et délicat. Car il n'était pas rare qu'après avoir été agacés par tout ce déploiement sécuritaire, sur une rencontre imprévue, nous ayons la chance de nous retrouver de l'autre côté du mur, grâce à un homme, une femme ou un couple dont le goût pour la retraite anticipée aurait préservé la malice. Nos impressions battaient en retraite, ou plutôt notre mauvaise foi, devant le don d'une poignée d'amandes fraîches ou de pignons. Chaque maison avait en effet son excellence et sa spécialité : des grenades dont les pépins nous faisaient une langue en

carton et des jujubes fripés comme des dattes. Il fallait nous montrer la taille d'un cédrat, la prouesse d'un avocatier et même nous faire sentir l'odeur de mangue d'un buisson de chanvre devenu mauve à force de teneur. Une gentillesse désarmante, quasiment enfantine, accompagnait notre visite où l'on nous donnait du : « Des jeunes comme vous... », alors qu'on avait encore en tête le vertige d'une orgie. Nous nous étonnions même qu'attablés sous l'auvent autour d'un vin d'orange rituellement sorti, ces vrais gens ne s'inquiètent pas de nos regards louches ni de la montée d'un fou rire déclenché par notre besoin de crime.

FRÉDÉRIC VALABRÈGUE est né en 1952 à Marseille où il vit. Critique d'art, il enseigne l'histoire de l'art aux Beaux-Arts de Marseille-Luminy. Écrivain, il a publié trois romans : *la Ville sans nom*, Paris, POL, 1989 ; *Agricole et Béchamel*, Paris, POL, 1992 ; *le Vert-Clos*, Paris, POL, 1998 et une biographie de Kazimir Malévitch, *J'ai découvert un monde nouveau*, Images en Manœuvre, 1994. Un autre roman paraîtra prochainement, *Asthme*, Paris, POL.